

JE MANGE BIEN,
NE T'EN FAIS PAS

*Quatre récits de cœur
et de cuisine*

Traduit du japonais par
Déborah Pierret-Watanabe



Éditions Picquier



Le Banquet

Collection dirigée par
RYÔKO SEKIGUCHI

La collection Le Banquet réunit des œuvres japonaises inédites où la nourriture occupe une place centrale, celle du plat de résistance.

Car la cuisine n'est pas un sujet mineur de la création littéraire et ce serait une erreur de restreindre son territoire à un périmètre bien délimité : femmes, famille, partage, bonheur...

La nourriture est tout à fait pertinente pour parler du désespoir, des inégalités, de l'injustice ou d'un monde futur, elle est même indispensable.

Aujourd'hui plus que jamais, avec une nouvelle conscience envers le vivant, nous souhaitons créer une autre relation avec ce qui nous entoure et ce qui nous nourrit. Tisser des histoires de nourriture, c'est parler de notre façon d'être au monde.

Il est temps de se retrouver autour de la grande table fédératrice de la littérature pour goûter au repas de la vie. Le Banquet fera naître en vous un savoureux espoir.

RYÔKO SEKIGUCHI

KAKUTA Mitsuyo

Le Jardin de Dieu

Comme d'habitude, avais-je pensé.

Le rendez-vous était fixé à 20 h 30, à la salle de réunion du club de mon père. Comme d'habitude. Je n'avais aucune idée de ce qu'on allait célébrer ce soir-là, mais cela non plus, ce n'était pas inhabituel. La famille recevait l'ordre de se rassembler et après un long suspense, l'événement à célébrer nous était enfin annoncé en grande pompe. C'était de cette manière que nous avons appris la grossesse de ma sœur aînée.

Les *clubs*, c'étaient des salons privés réservés aux membres, une tradition vieille de plus de cent ans dans la région. On les retrouvait dans chacune des villes et dans chacun des villages, tout comme les salles de réunion avec cuisine attenante qui allaient de pair. Tous les hommes du coin faisaient partie d'un club. Ceux des grandes villes comptaient une centaine de membres, ceux des villages une petite dizaine.

Les hommes se réunissaient dans ces lieux autrefois interdits aux femmes pour manger ce qu'ils avaient cuisiné, boire et discuter. Mon père s'amusait à dire que les

clubs avaient été créés pour que les gars qui ne trouvaient pas leur place à la maison puissent s'y retrouver pour se plaindre de leur femme et de leur vie. Mais je ne savais pas la véritable raison à l'origine de leur création. En tout cas, qu'ils soient avocats, médecins, charpentiers, agriculteurs, chauffeurs de taxi, professeurs ou même retraités, les hommes s'y donnaient rendez-vous pour manger et boire, bavarder dans la joie et la bonne humeur. La politique et le foot y étaient deux sujets tabous. Les femmes avaient enfin été autorisées à y pénétrer il y avait un peu plus d'une dizaine d'années et les membres pouvaient à présent inviter famille et amis à venir y faire la fête. Le club de mon père était dans une rue étroite qui donnait sur l'avenue principale de la ville. C'était un petit club, fréquenté par une cinquantaine de membres.

Mon père possédait un restaurant, le seul du quartier résidentiel où il était implanté, à dix minutes en voiture de notre maison. L'établissement était à l'origine un bar tenu par ma grand-mère, la mère de mon père. Une fois ma grand-mère partie à la retraite, mon père avait pris la relève. Il avait appris à cuisiner tout seul et avait rénové et transformé l'endroit en restaurant sept ans plus tôt. Les débuts avaient été difficiles, presque aucun client ne poussait la porte et mon père s'arrachait les cheveux en se demandant ce qu'il allait devenir si jamais la situation s'éternisait. Puis son affaire avait décollé et depuis quelque temps, son restaurant affichait complet quasiment tous les jours.

Nous n'y mettions presque jamais les pieds, alors je n'étais pas vraiment au courant de ce qui s'y passait. Une chose était sûre cependant : mon père se tenait tout le

temps derrière les fourneaux. « Même si son restaurant s'agrandit et qu'il se fait un nom, la place d'un cuisinier est en cuisine! » Telle était sa philosophie. Enfin, son restaurant n'était pas si grand, et son nom pas si important.

Il avait beau passer ses journées à cuisiner, dès qu'il y avait un événement à fêter, il réservait la salle de réunion du club et préparait des petits plats pour ses proches. Des mets simples qui ne figuraient pas sur la carte de son établissement. De la viande ou du poisson grillé, de l'omelette à la morue. Des plats rustiques, que ma grand-mère avait l'habitude de nous servir, et qui ne nécessitaient pas beaucoup de préparation. Mais c'était toujours divinement bon. Ma mère cuisinait bien, elle aussi, mais la cuisine de mon père était différente, comme enrichie d'une saveur particulière. Mais je n'en aurais pas voulu à tous les repas. Parce c'était comme si le grandiose s'invitait dans chacun de ses plats, même les plus simples. Ce qui me poussait à croire qu'il avait été choisi par Dieu. Que c'était Dieu en personne qui l'avait sommé de cuisiner pour les autres.

C'était un samedi, et c'était également le premier jour de mes vacances d'été. Je suis arrivée à la salle de réunion un peu avant 20 h 30. La porte était grande ouverte et mon père et mon oncle s'affairaient en cuisine. Ma tante, la sœur de ma mère, et ma grande sœur étaient déjà assises à table et discutaient autour d'un verre de txakoli. Une odeur alléchante de beurre légèrement roussi et de poisson grillé flottait dans la pièce pas si grande.

20 h 30. Mon père, ses deux petites sœurs, son petit frère, la grande sœur et la petite sœur de ma mère, ma

sœur aînée et son mari, leur fille qui allait avoir bientôt trois ans, mon grand frère et moi étions réunis autour de la table. Les participants habituels. Seule ma mère était absente.

— Où est maman ? ai-je demandé.

— Elle avait quelque chose à faire à Bilbao, m'a dit une de mes tantes.

— Ah bon ? C'est plutôt rare.

— Une de ses vieilles connaissances qui vit loin est de passage en ville.

Tout en songeant que c'était bien la première fois que j'entendais parler de cette *vieille connaissance*, j'ai regardé mon père servir du txakoli à ma tante, en le versant de très haut. Il y avait certaines règles à respecter dans le club et l'hôte était notamment tenu de servir l'alcool et de couper le pain. Les adultes ont trinqué avec du txakoli, les enfants avec de l'eau gazeuse. Mon père, mon grand frère et mon oncle sont allés chercher les plats en cuisine et les ont déposés sur la table.

— Quoi ? Pas de grillades aujourd'hui ?

— Bah, pour une fois... a évasivement répondu mon père.

Mijoté de haricots au chorizo, croquetas au jambon cru, velouté de chou-fleur et fenouil aux langoustines, morue à la crème de persil : ce n'était pas la cuisine simple à laquelle il nous avait habitués, mais pour une fois, le genre de plats qu'il servait dans son restaurant. Les préférés de ma mère. Ma mère qui n'était pas là.

Nous avons mangé en bavardant, échangé les dernières nouvelles. Je sentais néanmoins que l'ambiance qui planait autour de la table n'était pas la même que

d'habitude. Normalement, il ne fallait pas attendre longtemps pour que les voix se mettent à résonner dans toute la pièce. Mais ce soir-là, la conversation languissait. J'ai cru que c'était à cause de l'absence de ma mère. Ma mère était comme ça. Elle illuminait le lieu de sa présence, comme un tournesol d'été. Le dîner n'était donc pas aussi convivial que d'habitude mais les assiettes se vidaient à vue d'œil et les bouteilles vides de txakoli s'alignaient par terre.

— Et donc, on fête quoi aujourd'hui ? a lancé ma grande sœur en donnant une cuillerée de mijoté de haricots à sa fille Katarina.

Silence.

— Qu'est-ce qui se passe ? s'est inquiété mon grand frère en jetant un regard circulaire sur ses compagnons de table.

— On n'est pas ici pour fêter quelque chose, a annoncé mon père d'un ton extrêmement solennel.

— Et pourquoi alors ? a demandé ma sœur.

— Allez, dépêche-toi de le dire, a renchéri mon frère.

— Votre mère va être hospitalisée la semaine prochaine, a doucement expliqué mon père en baissant les yeux.

— Encore ? s'est exclamée ma sœur.

— Encore ? l'a imitée Katarina.

Deux semaines plus tôt, ma mère, qui vomissait dès qu'elle avalait quelque chose, avait été admise à l'hôpital de Saint-Sébastien pour y subir des examens. En fin de compte, elle n'avait rien qu'une petite gastrite due à la fatigue et à la chaleur. Nous en avons ri tous ensemble. « Et ce n'est même pas encore l'été ! Elle est si fragile ! » C'était ce que tout le monde disait.

— Ce n'était pas une gastrite. Elle ne pourra peut-être pas rentrer à la maison, cette fois, a-t-il débité d'une traite.

Il s'est levé et, la tête toujours baissée, il est allé s'enfermer dans la cuisine. On l'a entendu ouvrir et refermer la porte du réfrigérateur.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? a demandé ma sœur en regardant ma tante d'un air interrogateur.

— J'y comprends rien, a lâché mon frère.

— J'y compr...

— Arrête ça, a sèchement ordonné ma sœur à Katarina, sur le point d'imiter son oncle.

Les yeux rivés sur la crème verte, lisse et brillante qui s'étalait sur la morue, j'ai écouté d'une oreille distraite notre gentille tata, la sœur aînée de ma mère, qui s'exprimait avec lenteur.

Ma mère n'avait pas de gastrite, mais un cancer de l'estomac. Selon le médecin, ses jours étaient comptés et il ne lui donnait pas plus de trois mois à vivre. Un cancer de stade 4, en phase terminale. Ma mère n'était pas du genre à se plaindre. Et c'était ce qui avait causé son malheur. Car d'après ce que le spécialiste avait dit à mon père, son estomac devait la faire souffrir depuis très longtemps. Le « consentement libre et éclairé » obligeait le docteur à expliquer la situation à sa patiente, mais mon père ne pouvait pas se résoudre à annoncer la triste nouvelle à sa femme. Ils s'étaient mis d'accord pour lui cacher la vérité. Ma tante racontait qu'ils lui avaient bien dit que c'était un cancer, mais au premier stade, et qu'une opération suffirait pour la guérir. Ils avaient décidé de la faire admettre à l'hôpital de Saint-Sébastien. Il y avait un

hôpital plus important à Bilbao mais c'était plus loin de chez nous. Et puis, elle voyait la mer depuis la fenêtre de sa chambre. La mer qu'elle aimait tant.

Ma sœur a éclaté en sanglots au milieu de la tirade de ma tante. Son mari lui a caressé le dos et Katarina a levé des yeux inquiets vers ses parents. Mon frère arrachait des morceaux de pain et se les fourrait dans la bouche un à un. Les sœurs de mon père continuaient de manger, au bord des larmes. La petite sœur de ma mère, totalement muette, se dissimulait le visage derrière un mouchoir. La grande sœur de ma mère avait le nez tout rouge et tripotait un morceau de morue du bout de sa fourchette.

Du mijoté de haricots au chorizo. Des croquetas au jambon cru. Une langoustine rosée qui surnageait dans la soupe blanche. La morue nappée d'une sauce verte. Des miettes de pain. Les verres qui reflétaient la lumière. Les bouteilles de txakoli vidées l'une après l'autre.

J'ai frissonné à la vue de la scène qui se déroulait sous mes yeux.

Mais que faisaient ces gens? De quoi parlaient-ils? Compreneaient-ils seulement ce qui était en train de se passer?

Je me suis levée. J'ai senti tous les regards se tourner vers moi. Mais je n'ai pas relevé la tête. Je n'ai regardé personne. J'ai tourné le dos à la table et je me suis dirigée vers la porte.

— Qu'est-ce que tu as? Aihnoa, qu'est-ce qu'il y a? ont crié des voix dans mon dos.

— Aihnoa!

Celle-ci appartenait à mon père. J'ai enfin levé les yeux et j'ai vu sa silhouette s'encadrer dans la porte de

la cuisine. Il portait un tablier noir constellé de taches blanches et tenait une assiette dans chaque main. Des desserts étaient dressés dans ces assiettes. De la mousse au lait de brebis.

— C'est ridicule, non ? Ma voix était éraillée. Je me suis éclairci la gorge et j'ai répété : C'est ridicule, non ? Ce n'est pas le genre de nouvelle qu'on fête. Alors qu'est-ce qu'on fout tous ici ?

J'ai ouvert la porte et je suis sortie. Le soleil était sur le point de se coucher. J'ai claqué la porte derrière moi et je me suis enfuie en courant dans la lumière déclinante du jour.

Maman est morte peu de temps après la rentrée. Les derniers jours, quand son état a empiré au point de devoir la mettre sous morphine, nous avons dormi avec elle à tour de rôle. Elle a rendu son dernier souffle à dix heures du soir. Toute la famille était là, hormis le mari de ma grande sœur et le petit frère de mon père.

Tandis que mon père et les autres discutaient des funérailles dans la chambre de malade où maman n'était plus, moi je vidais son placard, tout en songeant que les docteurs étaient vraiment incroyables. Trois mois et dix jours s'étaient écoulés depuis ce ridicule repas de famille. Et ma mère était morte. Exactement comme ce spécialiste l'avait prédit.

Les docteurs sont vraiment incroyables.

Ce n'était pas le moment de s'attarder sur une pensée pareille, mais je ne pouvais réfléchir à rien d'autre. Ou la mort de ma mère allait devenir bien réelle. Si je

laisais mes pensées jaillir à leur gré, je courrais le risque de modeler sous une forme plus nette, plus précise, la colère confuse qui couvait en moi depuis trois mois. La colère, la colère et la culpabilité, toutes deux étroitement imbriquées, menaçaient de m'engloutir. C'est pourquoi je ne cessais de murmurer tout au fond de moi : *Les docteurs sont vraiment incroyables. Les docteurs sont vraiment incroyables. Les docteurs sont vraiment incroyables. Les docteurs sont vraiment incroyables...*

Encore et encore. Comme une incantation.

J'avais rendu visite à ma mère le plus souvent possible, mais je n'avais pas parlé plus que nécessaire avec mon père, mon oncle et mes tantes. J'étais furieuse. Contre ce ridicule repas de famille, contre cette manie de se réunir à tout prix, comme pour célébrer un événement, quand il fallait discuter d'une chose ou d'une autre. Car mon père n'avait pas arrêté d'organiser ses soirées. Dans quel ordre rendre visite à sa femme hospitalisée ? Devait-on faire venir ses amis à son chevet ? Les faire venir trop souvent ne risquait-il pas d'éveiller ses soupçons ? Fallait-il prévenir ceux avec qui elle s'était disputée ? Où loger ceux venus de France ou d'Italie ? Il y avait de nombreux points à aborder et à chaque fois, il nous conviait à une de ses réunions. Dans la salle du club, ou dans un restaurant à proximité, parfois même dans son propre restaurant. Je les avais bien évidemment toutes boycottées. J'avais l'impression que c'étaient des occasions de réjouissances, même si tout au fond de moi, je savais que ce n'était pas le cas. Ma mère, incapable d'ingurgiter quoi que ce soit, était nourrie par perfusion. Alors pourquoi fallait-il que nous parlions

d'elle autour d'un steak ou de coquilles Saint-Jacques ? Le comportement de mon père, de ma famille et de nos proches qui le soutenaient dans sa démarche dépassait largement mon entendement.

C'est pourquoi j'avais décidé d'ignorer le planning qu'ils avaient mis en place et de me rendre à l'hôpital dès que j'avais un moment. Je n'avais rien dit à ma mère, pour ne pas l'inquiéter. Mais elle avait sûrement deviné notre brouille car, dès que je posais le pied dans sa chambre, elle me demandait si je mangeais bien avec tout le monde. Maman détestait quand ses enfants prenaient leur repas tout seuls ou se gavaient de fast-food entre amis. Je faisais donc exprès de mal interpréter sa question et je lui répondais à chaque fois que je mangeais à la maison. Ce n'était pas ce qu'elle voulait dire, bien entendu. Elle cherchait à savoir si je parlais toujours à mon père, mon frère ou ma sœur.

La colère et la culpabilité de ces trois derniers mois. La culpabilité d'avoir boycotté les réunions de famille. Même si j'étais persuadée d'avoir raison, la culpabilité l'emportait sur la logique et ne cessait de me consumer. Car je suis née et j'ai grandi ici, dans cet endroit où tout le monde croit que quelqu'un qui néglige sa famille finit en enfer.

J'ai étudié comme une folle l'année qui a suivi son décès, jusqu'à l'obtention de mon diplôme. Il n'y avait pas beaucoup de lycéens qui se lançaient dans des études supérieures dans le coin. Encore moins de lycéennes. Comme ça avait été le cas pour ma mère, les femmes se retrouvaient mariées la plupart du temps avant trente ans. Avec un camarade de classe du collège, du lycée ou

de la fac. Les cours du lycée étaient loin d'être suffisants quand on avait pour objectif d'intégrer une université à Madrid ou à Barcelone. L'idée ne m'enchantait pas, mais je n'ai pas vraiment eu le choix : j'ai dû réclamer de l'argent à mon père pour pouvoir m'inscrire dans une école préparatoire. Dès que je rentrais à la maison, je me réfugiais dans ma chambre pour étudier. Je passais mes week-ends et mes vacances à réviser à la bibliothèque.

Je n'avais pas de vision précise de mon avenir. Tout ce que je voulais, c'était m'éloigner de cette ville.

La famille de mon père habitait autrefois dans le bâtiment qui abritait son restaurant. Le comptoir dans l'entrée, près des cuisines, était un vestige du bar de ma grand-mère. Ils vivaient à l'étage, là où il y avait la cheminée. L'écurie avait été transformée en coin-terrace. De nombreuses photos aux couleurs fanées décoraient aujourd'hui les murs. Mon père dirigeait l'établissement avec son petit frère. Lui était le cuisinier exécutif, mon oncle, le manager. Le mari de la sœur de mon père était architecte, elle-même était décoratrice d'intérieur. C'est pourquoi la rénovation du bâtiment qui avait eu lieu quelques années plus tôt avait été confiée à mon oncle. Ma tante, elle, s'était bien sûr occupée de la décoration. Le mari de la petite sœur de ma mère possédait des vignes à txakoli et seules les bouteilles de sa production apparaissaient sur la carte. Mon frère avait fait son apprentissage dans un autre restaurant, dans une autre ville. Il était destiné à prendre la suite de notre père. Ma grande sœur avait fait construire sa maison à deux blocs de chez nous. Elle était si souvent à la maison qu'on aurait pu oublier qu'elle l'avait quittée.

Voilà comment ça se passait chez nous. Ma famille n'avait rien de particulier. C'était pareil pour tout le monde ici.

Très peu envisageaient de quitter leur ville natale. Personne ne le disait clairement, mais il était préférable de se marier avec un ou une Basque, si possible d'une ville voisine. L'épouse idéale? Une femme qui savait cuisiner et gérer la maison d'une main de maître. Notre famille n'avait pas échappé à la règle et nous avons été élevés par notre mère. Ma grande sœur était un exemple de réussite. Après le lycée, elle avait trouvé un emploi dans une fabrique de bière et avait fini par épouser le garçon qu'elle fréquentait depuis le collège. Elle avait arrêté de travailler juste après son mariage pour incarner la parfaite femme au foyer. Son mijoté de haricots avait exactement le même goût que celui de notre mère. Ma grande sœur n'avait jamais remis en question son destin, la vie qui l'attendait.

Moi, j'étais de toute évidence un exemple d'échec. J'avais étudié sans relâche pour pouvoir mettre de la distance entre cette maison et moi, et mon rêve était sur le point de se réaliser puisque j'avais été admise à l'université à Barcelone.

J'allais m'envoler pour la grande ville, à sept heures de voiture de chez moi, deux en avion. Mon père, ma grande sœur et les sœurs de maman ont pleuré en me demandant pourquoi notre famille devait être séparée, alors que ma mère n'était déjà plus parmi nous. Lorsque l'avion a décollé, j'étais rongée par le même sentiment que si j'avais commis un crime affreux.

Vivre à Barcelone, c'était un peu comme vivre dans un pays étranger. Je n'avais aucun problème de communication, on trouvait des églises partout, le Dieu qu'on y priait était le même que par chez moi et quand je me promenais, personne ne se retournait sur mon passage. Mais tout était si radicalement différent ! Surtout, j'étais libérée de l'emprise familiale et de mes proches, toujours dans les parages, à épier mes moindres faits et gestes. Les étudiants, les hommes et les femmes plus âgés que je rencontrais dans les bars ou pendant des concerts, les professeurs, bref, tous ceux qui peuplaient cette ville étaient joyeux, indépendants, libres et avaient leurs propres opinions. J'ai commencé à avoir honte de ma ville natale. J'avais l'impression que le temps s'y était arrêté il y a des centaines d'années. Ou plutôt, c'était comme si j'avais été aspirée depuis un lointain passé pour être projetée directement dans le XXI^e siècle.

J'ai découvert que les proverbes populaires par chez moi, et qui faisaient beaucoup rire mes proches, n'avaient pas cours dans toute l'Espagne. Notamment le préféré de mon père, celui de la femme qui devait garder sa culotte bien serrée pour encourager son époux à travailler... et qui avait fait bondir un de mes nouveaux amis, qui avait crié à la misogynie. Personne ne prétendait, même pour rire, que le devoir d'une femme était de veiller sur sa famille. Je me gardais bien de raconter certaines anecdotes familiales, par exemple quand mon père et mon oncle (qui se targuaient d'être basques et non espagnols)

avaient porté les couleurs de l'équipe adverse lors d'un match de foot France-Espagne.

Tout, absolument tout autour de moi me semblait nouveau et agréable. Et ce n'est pas une exagération. Je me sentais parfaitement dans mon élément. Au point parfois d'en oublier la tristesse liée à la perte de ma mère. J'habitais dans un studio, et quand je n'allais pas en cours, je bossais dans un restaurant avec buffet. Le soir, je sortais boire des coups dans des bars. Dans cette ville où trônait une cathédrale inachevée et biscornue, les garçons avec qui je faisais l'amour ne me parlaient pas de mariage. Ils ne me demandaient pas non plus si je savais cuisiner. Non, eux, ils m'emmenaient manger dans des fast-foods.

Les fast-foods! Ce n'était pas la première fois mais presque que j'allais dans l'un d'eux, et quel enchantement! Il n'y avait pas de fast-foods là où j'avais grandi, ce qui était un sujet supplémentaire de honte. J'y avais déjà mangé, bien sûr, puisqu'on en trouvait quelques-uns, peu nombreux, à Bilbao ou à Saint-Sébastien. Mais jamais au quotidien. Ce n'était pas si mauvais que ça, en vérité, ça ne coûtait pas cher, en somme, il n'y avait rien de plus pratique pour une étudiante débordée de travail. Mon père, mon frère, ma sœur, mon oncle et mes tantes m'appelaient à tout bout de champ. Au téléphone ou dans leurs lettres, ils s'inquiétaient avant tout de savoir si je mangeais bien. J'en avais assez. Ces gens-là, ils n'avaient qu'un seul mot à la bouche : *manger*. Le monde ne se limitait pas à la nourriture! Mes tantes, en particulier, me questionnaient avec insistance. Tu ne te gaves pas de fast-food, j'espère? Je niais vigoureusement. Mais elles

n'étaient pas dupes et je recevais un colis de pois secs ou de morue après chacun de leurs coups de fil. Mon père, ma sœur et mon frère me tannaient pour que je vienne pendant les vacances. Je ne suis pas rentrée une seule fois. Entre mon job, mes études et souvent le petit copain du moment, j'étais bien trop occupée pour aller les voir. Et puis, imaginer la traditionnelle réunion de famille qui m'attendrait au club à mon retour m'angoissait au plus haut point. Car alors, j'aurais dû affronter le souvenir de cet autre repas, de cette fameuse soirée où j'avais fini par détester cette ville du plus profond de mon cœur.

Mon père est venu me voir une fois. C'était durant l'été de ma troisième année à l'université. Il m'a raconté qu'on lui avait proposé d'ouvrir une succursale à Barcelone, qu'il venait visiter l'endroit qu'on lui avait suggéré et qu'il en profiterait pour passer me voir.

Je ne lui ai pas dit que mon petit ami du moment s'était installé chez moi. Je ne pouvais donc pas l'inviter à la maison. Alors je lui ai menti en prétextant que j'étais bien trop occupée par mon travail, que le studio où je vivais était géré par le diocèse et qu'il était interdit aux hommes. Je lui ai demandé de réserver une chambre d'hôtel. Mais je n'ai pas pu refuser son invitation à dîner. Il a suggéré quelques noms de restaurants, mais aucune de mes robes n'était faite pour être portée dans ce genre d'établissement, et surtout, je n'avais pas envie d'un tête-à-tête avec lui, à nous regarder en chiens de faïence. C'est pourquoi je lui ai plutôt proposé de me retrouver dans un lieu où j'avais l'habitude d'aller. C'était un bar bruyant qui grouillait d'étudiants, mais ce n'était pas cher et je pouvais payer l'addition pour deux.

— Tu reviendras après tes études.

Cinq petits mots, et j'en avais déjà ras-le-bol. Pourquoi donnait-il l'impression que tout était déjà décidé ?

— Je ne trouverai pas de travail là-bas, ai-je répliqué sèchement.

— Tu n'auras qu'à me donner un coup de main au restaurant.

Je me suis murée dans le silence. J'ai commandé un autre verre de vin, grignoté quelques tapas et fait semblant de regarder la télévision accrochée au fond du bar.

— Tu veux que je t'envoie de l'argent ?

— Tu m'as dit que si je quittais la maison, tu ne me donnerais pas un sou, à part pour les frais d'inscription à l'université. Et tu as assez souvent répété qu'un homme ne revenait jamais sur sa décision.

— La vie est chère ici et je sais que tu es débordée, avec ton petit boulot et tout ça... Mais ta mère doit être triste que tu ne viennes jamais sur sa tombe.

Une connaissance m'a hélée, je lui ai répondu par un geste de la main. Je suis allée au comptoir commander deux ou trois autres plats, je suis retournée m'asseoir et je les ai dégustés en sirotant mon vin.

— Il n'y a pas de txakoli ?

— Pourquoi il y en aurait ? ai-je soupiré, à présent lasse. J'ai fait exprès de regarder ma montre. Il faut que je rentre. Je dois retourner au travail.

— Il n'y a que des bars aussi atroces dans cette ville ? s'est exclamé mon père au moment de sortir.

— C'est un bar pour étudiants, c'est forcément bruyant.

— Je ne te parle pas du bruit, mais du goût. Ce n'est pas parce que vous êtes étudiants qu'ils doivent se foutre de vous comme ça.

Il me faisait comprendre qu'il n'avait pas bien mangé. J'ai cherché les mots justes pour lui répondre, mais j'ai senti les larmes me picoter les yeux avant de les avoir trouvés. Je me suis dépêchée de lui tourner le dos.

— Tu peux rentrer tout seul à l'hôtel ?

J'ai commencé à marcher sans attendre sa réponse.

— Mange de la vraie nourriture ! s'est-il écrié derrière moi.

Je l'ai ignoré. Les larmes se sont mises à couler sur mes joues pendant que je marchais. Ce n'étaient pas des larmes de tristesse mais de honte. Sa fille se débrouillait toute seule dans une grande ville, mais elle avait quand même pris la peine et le temps, même si elle lui avait menti, de lui donner rendez-vous dans un endroit où elle pourrait l'inviter. Ce n'était pas le moment de discuter de goût ni de savoir si ce qu'il avait mangé était bon ou carrément dégueulasse. J'avais honte de mon père. J'avais honte de ce cuisinier choisi par Dieu pour qui le goût passait avant la tendresse. J'avais honte de mon père qui avait organisé un repas pour nous annoncer le cancer de ma mère, comme si c'était un événement à célébrer.

Je me suis retournée après un moment. J'ai suivi des yeux sa silhouette qui s'éloignait dans les lueurs orangées des réverbères. Le père dont j'avais honte a disparu petit à petit, englouti par la nuit.